

et cent autres éblouirent si bien les yeux, captivèrent tellement l'attention de Léon et de Marie, qu'ils se trouvèrent dans la cour des diligences, sans trop comprendre comment ils y étaient venus.

Léon ne savait à qui s'adresser pour s'informer de l'hôtel du Midi, que lui avait recommandé un de ses pays. Découvrant enfin, au milieu des gens affairés qui allaient et venaient autour de lui, un pauvre boiteux qui cirait des souliers dans un coin, il résolut de lui demander quelques renseignements. Le boiteux, d'un regard, toisa Léon, sa femme, puis lui nomma rapidement quatre ou cinq rues qu'il fallait enfilier les unes après les autres pour arriver à l'hôtel du Midi, entremêlant si bien ses indications de droite, à gauche, à droite, que Léon n'y comprit à peu près rien. Il avait retenu cependant le nom des premières rues, et se mit en marche avec sa femme. Marie, toute à l'admiration, ne songeait qu'à regarder, qu'à s'arrêter, qu'à s'exhilarer; mais Léon s'aperçut bientôt que les remarques à haute voix de Marie amusaient les passants, il en conçut de l'humeur et pressa le pas outre mesure, donnant de temps à autre un coup de coude à sa femme, pour la faire taire ou marcher plus vite.

Après bien des détours, bien des recherches inutiles, on parvint à trouver l'hôtel du Midi. Monsieur et Madame Firmin y furent casés dans une sombre petite chambre qui donnait sur l'arrière-cour; Léon se livra à son impatience, il fit la leçon à Marie, lui reprocha ses questions, sa voix élevée, ses ébahissements provinciaux, et puis la quitta pour aller reprendre ses effets à la diligence.

Marie eut tout le temps de réfléchir; quatre grandes heures s'écoulèrent avant le retour de Léon. L'hôtel du Midi n'était pas, comme celui de la Croix-Blanche à Sauveterre, situé sur une jolie place, en plein soleil, l'hôte ne se montrait pas, comme celui de la Croix-Blanche, accueillant, serviable, toujours prêt à conter ses affaires, toujours disposé à écouter l'histoire des voyageurs. L'hôtel du Midi, placé dans une rue étroite, ne recevait qu'un jour gris et douteux, et l'hôte, après avoir conduit Monsieur et Madame Firmin dans leur chambre, s'en était allé, ayant affaire ailleurs. Marie entr'ouvrit plusieurs fois la porte sans apercevoir personne; elle resta solitaire, triste, pendant ces quatre mortelles heures; et lorsque Léon rentra, elle ne put s'empêcher de lui sauter au cou, malgré quelque peu de rancune.

Il fut décidé qu'on ne demeurerait pas un jour de plus à l'hôtel du Midi, que, dès le lendemain, on chercherait un petit appartement, qu'on s'y établirait et qu'on s'y meublerait.—Mais, ajouta Léon, tu ne peux sortir avec moi vêtue comme tu l'es, on se moquerait de nous; il faut que tu te fasses habiller par une bonne couturière; la robe qu'elle te fournira te servira de modèle pour celles que tu confectionneras toi-même, et le temps que tu mettras à compléter ta toilette, moi je l'emploierai à choisir un logement, à faire l'emplette des ustensiles, des meubles, des provisions de première nécessité.

Marie poussa de gros soupirs à l'idée de rester encore seule tout un jour, peut-être deux, peut-être plus. Elle se soumit pourtant à ce que Léon appelait la raison, tout en trouvant cette raison bien sèche et bien froide.

Nous passerons rapidement sur l'ennui que ressentit Marie dans sa solitude, sur les désappointements de Léon qui trouvait tout plus cher qu'il ne se l'était imaginé, et nous dirons qu'après une semaine Monsieur et Madame Firmin

étaient casés rue de Valois, dans un joli petit appartement de deux pièces, meublé avec une certaine élégance.

Marie s'était plus d'une fois opposée à l'achat de tel ou tel objet trop coûteux ou presque inutile; le loyer de leur appartement (300 fr.) était, pensait-elle, singulièrement élevé pour leur bourse; mais Léon lui avait si clairement démontré que les meubles conservaient toujours leur valeur; il lui avait si bien expliqué comme quoi il faut à Paris faire montre d'aisance, afin d'attirer la confiance des gens dont on a besoin; il lui avait si victorieusement prouvé que deux mois de travail suffiraient pour couvrir et au-delà leurs déboursés, que Marie, convaincue et ravie de l'être, n'avait plus pensé qu'à jouir. Elle se complaisait dans l'arrangement de ses armoires, elle avait même imaginé quelques perfectionnements dont elle était toute fière, parce que Léon, le génie supérieur, n'en avait pas conçu l'idée. Il ne manquait rien à son bonheur; il y manquait d'autant moins, que maintenant elle pouvait sortir avec son mari, se promener avec lui aux Tuileries, voir avec lui les curiosités, aller avec lui au spectacle...

—Comment donc! mais ces gens étaient fous! s'écriera quelque lecteur sévère.

Ces gens, lecteur, n'étaient pas plus fous que tant d'autres, qui songent avant tout au plaisir, et poussent le devoir du coudé.

Le soir même du jour où l'on avait soldé les dernières emplettes, on s'était assis auprès de la table, on avait compté l'argent qui restait dans le sac, on avait trouvé 300 fr., deux fois plus qu'on ne croyait posséder encore, et l'on avait déclaré, d'un commun accord, qu'avant de se mettre sérieusement à l'ouvrage, il était raisonnable de connaître Paris et de goûter à quelques-unes de ses séductions. Marie, d'ailleurs, n'avait-elle pas des objets à confectionner pour elle, des soins à donner à l'arrangement de son ménage? Si elle entraînait dès à présent chez mademoiselle Palmyre, tout resterait en désordre dans son intérieur. Léon, de son côté, trouvait sage de prendre quelque expérience du monde et d'observer le caractère parisien, choses d'autant plus nécessaires, que la carrière qui l'attendait lui était encore inconnue. On se promena donc, on visita les monuments, on fut au spectacle; on dîna souvent au restaurant parce que cela laissait plus de temps, que le temps était précieux, et qu'à tout prendre, il en coûtait à peine davantage pour dîner là que pour dîner chez soi; on observa, on s'amusa, dépassant chaque jour les limites qu'on avait fixées à la dépense, se promettant chaque soir de rester en deça le lendemain; travaillant par accès, celle-ci à coudre, celui-là à préparer les pièces d'écriture et de calcul, les extraits de géographie et d'histoire, qui devait donner la mesure de ses talents, et tous deux renvoyant de semaine en semaine le moment de songer sérieusement à l'avenir.

Si un tel genre de vie aplatissait la bourse, il ne restait pas sans influence sur l'âme des deux époux.

Chez Marie, la frivolité naturelle, la faiblesse de caractère s'étaient accrues; chez Léon c'était l'orgueil, l'inégalité d'humeur; chez tous deux la paresse.

Le théâtre, qui présentait à l'imagination de Marie des femmes toujours adorées, toujours obéies, souvent vicieuses et constamment séduisantes malgré les écarts de leur conduite; le théâtre effaçait peu à peu l'horreur qu'elle ressentait pour le mal, il excitait chez elle des exigences que Léon n'était pas disposé à satisfaire, et la rendait mécontente de lui, d'elle-même; tandis que les rapides succès, la fortune